

Jean-Michel Deveau

La reine Nzingha et l'Angola au XVII^e siècle



KARTHALA

Avec un courage, une détermination et une intelligence hors du commun, Nzingha, reine d'Angola au XVII^e siècle (1582-1663), s'efforça de repousser les Portugais qui voulaient envahir son royaume. Trop peu connue en Occident, la personnalité de la souveraine est devenue pour les Africains une incontournable héroïne, symbole de la résistance aux oppressions coloniales. L'ouvrage relate cette épopée fondatrice de l'identité angolaise qui n'a rien à envier à la chevauchée de Jeanne d'Arc et fait la lumière sur la personnalité d'une femme qui sut montrer toutes les qualités d'un chef d'État dans l'une des guerres les plus dures que connut l'histoire du continent.

Les missionnaires, témoins de ce premier conflit colonial, en font le récit en présentant les Africains comme relégués dans les ténèbres de la barbarie. Au prisme de la culture chrétienne de l'époque, ils décrivent les Angolais comme des cannibales gorgés de chair humaine et de sang, véritables disciples de Satan qui aurait installé son empire au cœur de leur royaume. Si le chrétien du XVII^e siècle pouvait encore placer le Paradis terrestre, perdu par Adam, aux limites du monde asiatique, le discours théologique, lui, indiquait son symétrique infernal en Afrique.

Ces premiers récits initient une longue série de discours racistes qui vont perdurer jusqu'au début du XXI^e siècle. Dans cette trajectoire, l'auteur dénonce les contre-sens toujours véhiculés par le pessimisme de bon nombre de nos contemporains sur un continent qui, bien au contraire, est porteur de vastes espoirs.

Jean-Michel Deveau, professeur honoraire à l'université de Nice, membre du Centre international de recherche sur les esclavages (CIRES) à l'EHESS, est spécialiste d'histoire de l'esclavage et d'histoire coloniale. Il a assuré pendant dix ans à l'UNESCO la vice-présidence du comité scientifique la Route de l'Esclavage et est membre fondateur du Comité international d'experts de l'UNESCO relatif au projet éducatif sur la traite négrière.

**LA REINE NZINGHA
ET L'ANGOLA AU XVII^e SIÈCLE**

KARTHALA sur internet :
www.karthala.com

Couverture : Statue de la reine Nzingha (1582-1663),
square Kinaxixi, Luanda : D.R.

© Éditions KARTHALA, 2015
ISBN : 978-2-8111-1086-4

Jean-Michel Deveau

La reine Nzingha et l'Angola au XVII^e siècle

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

DU MÊME AUTEUR

- La Révolution de 1848 à Rochefort*. CDDP La Rochelle, 1970.
- Histoire de l'Aunis et de la Saintonge*. Paris, PUF Collection Que sais-je ? 1974.
- L'Aunis et la Saintonge. Histoire par les documents*. T II : du XVI^e siècle à nos jours. CRDP Poitiers, 1976.
- L'Aude traversière*. Villelongue d'Aude, Atelier du Gué, 1979.
- Histoire des Poitevins* in *Histoire des Provinces de France*, Paris, Nathan, 1983.
- Le Commerce rochelais face à la Révolution. Correspondance de J.B. Nairac (1789-1790)*, préface de F. Furet. La Rochelle, Rumeur des Ages, 1989. (Prix Henri Vovard de l'Académie de Marine, 1989).
- La traite rochelaise*. Paris, Karthala, 1990.
- La France au temps des négriers*. Paris, France-Empire, 1994.
- Australie, terre de rêve*. Paris, France-Empire, 1996.
- Femmes esclaves*. Paris, France-Empire, 1998.
- L'Or et les Esclaves, histoire des forts du Ghana du XVI^e au XVIII^e siècle*. Paris, UNESCO/Karthala, 2005.
- Le traité des Confitures de Nostradamus*. Paris, La Rochelle, Être et Connaître, 2006.
- Raconte-moi l'esclavage au XXI^e siècle*. Paris, Karthala, 2010.
- Le retour de l'esclavage au XXI^e siècle*, Paris, Karthala, 2010.
- Nzingha, reine d'Angola*, Nantes, Gulf Stream, 2012.
- Bordeaux, l'histoire d'un port*, Nantes, Gulf Stream, 2012.

Ouvrages collectifs

- De la traite à l'esclavage* (dir. S. Daget), Paris, SFHOM, 1988.
- La France et l'océan (1492-1592)*. Paris, Commission française d'Histoire maritime. Tallandier, 1993.
- Dictionnaire de l'Ancien régime* (dir. L. Bély), Paris, PUF, 1996.
- La chaîne et le lien* (dir. D. Diene), Paris UNESCO, 1998.
- Dictionnaire d'Histoire maritime* (dir. M. Vergé-Franceschi), Paris, Robert Laffont, 2002.
- Esclaves en Méditerranée à l'époque moderne* (dir. J.-M. Deveau). Nice, Les Cahiers de la Méditerranée, n° 65, déc. 2002.
- Les traites négrières coloniales, histoire d'un crime* (dir. M. Dorigny et M.-J. Zins), Paris, Cercle d'Art, 2009.
- Les traites et les esclavages* (dir. M. Cottias, E. Cunin et A. Almenda Mendes), Paris, Karthala, 2010.
- La Rochelle, l'Aunis et la Saintonge face à l'esclavage* (M. Augeron et O. Caudron), Paris, les Indes Savantes, 2012.

Introduction

« On ne peut découvrir quelque chose que par la tradition, et cette tradition est mêlée de tant de fables et de contradictions, qu'il n'est pas aisé de distinguer le vrai du faux ».

Le Père Labat

L'histoire coloniale, qui débute au XV^e siècle avec les explorations maritimes portugaises, allait se prolonger jusqu'au cœur du XX^e siècle sur la base de schémas aussi intangibles que contradictoires. Sans aucun souci des populations indigènes, les Européens s'emparèrent des terres et s'en déclarèrent les propriétaires avec un esprit hypocritement si légaliste qu'ils en firent enregistrer l'acte de propriété par devant notaire en débarquant sur les rivages nouvellement découverts. L'outrecuidance des Portugais et des Espagnols, qui les premiers se lancèrent dans l'aventure, alla jusqu'à se partager le globe terrestre selon une ligne qui suivait le méridien passant à deux cents soixante dix lieues à l'ouest des îles du Cap Vert. Selon ce traité, signé à Tordesillas le 7 juin 1494, les

terres situées à l'ouest de cette ligne appartenaient à l'Espagne tandis que celles situées à l'est étaient la propriété du Portugal. Il fallait une belle fatuité pour croire que les autres États européens accepteraient de se voir privés des fruits de cette première mondialisation, quand bien même le traité eût reçu la sanction pontificale. L'année précédente, le pape Alexandre VI avait en effet accepté ce partage du globe en signant la bulle du 4 mai 1493. Comme l'Espagne pas plus que le Portugal ne pouvaient conserver de telles immensités, ils durent accepter de les voir progressivement amputés par les Provinces-Unies, l'Angleterre et la France. Mais, quelles que fussent les métropoles, elles n'eurent jamais d'autre ambition que de s'enrichir sans se soucier ni de mettre en valeur leurs colonies, ni de soulager la détresse des peuples indigènes. L'exploitation des ressources minières et agricoles, pillées au seul profit de l'Europe, écrasa ces populations sous le poids du travail forcé et de l'esclavage. Ce dernier puisa ses victimes en Afrique, devenue le continent voué à la fourniture de la main-d'oeuvre déportée en Amérique.

Les Européens se donnèrent bonne conscience en prétendant civiliser le reste du monde et en le christianisant. On vit ainsi les missionnaires s'avancer en colonnes serrées, de conserve avec les colons, tous persuadés de la supériorité de leur civilisation. De fait, la prétendue supériorité venait essentiellement de la puissance des armes et du sens de l'organisation. Devant une telle arrogance, très vite des oppositions s'élevèrent localement. L'histoire de la reine Nzingha s'inscrit dans le cadre de ces résistances. Son objectif

premier fut de chasser l'envahisseur portugais au cours de guerres longues et meurtrières. Une telle énergie, bien loin d'être unique dans l'histoire coloniale, fut largement travestie dans les récits qu'en firent les contemporains. Au cours des siècles suivants, la plupart des historiens qui leur emboîtèrent le pas restèrent sur la même trajectoire apologétique. L'Europe conservait le beau rôle, rejetant les peuples colonisés dans les ténèbres de l'obscurantisme. La plupart du temps, ils n'en parlèrent même pas, jugeant indigne de s'appesantir sur ce qu'ils considéraient comme la barbarie vécue par une sous-humanité. Ainsi commença une autre histoire encore plus scandaleuse qui rejeta tout le passé de l'Afrique dans les ténèbres du racisme au nom duquel on justifia tous les crimes coloniaux. Personne ne voulut admettre que des hommes et des femmes que l'on réduisait à l'état d'objets vendus et revendus puissent avoir une histoire ou même un passé.

Les missionnaires, comme nous le verrons avec l'histoire de Nzingha, allaient donner le ton. En diabolisant le monde africain, ils réglaient une fois pour toutes le problème historique. Au cœur du XVII^e siècle, la théologie, comme l'écrivait Bossuet, inscrivait l'histoire de la chrétienté dans un projet divin où Dieu la guidait vers le paradis. Dans la même trajectoire, mais en sens inverse, les missionnaires n'hésitèrent pas à écrire que Satan, ayant jeté son dévolu sur l'Afrique dont il avait fait son royaume, excluait le continent de cette parousie pour le livrer à toutes les perversions. Et les preuves abondaient sous la plume des bons pères depuis la nudité, la polygamie allant de

pair avec la licence généralisée d'une sexualité débridée, ou l'anthropophagie. Ils n'étaient du reste pas les seuls à émettre de telles opinions puisque Jean de Lery, protestant convaincu, écrivait un siècle plus tôt que les Brésiliens étaient, eux aussi, « possédez de Satan » au point que Dieu « pour réfréner leur brutale impétuosité, les a affligés de cruelles maladies, nous en préservant »¹. C'est toute la chrétienté, catholiques et protestants confondus, qui s'octroie le droit d'asservir et d'exploiter le reste de la planète et d'en écrire le récit en plaidoyer *pro domo*.

Ce sont donc de tels écrits qu'il faut aujourd'hui décrypter si l'on veut entrevoir le versant africain de la vérité d'une histoire volontairement occultée ou déformée.

1. Jean de Lery, *Histoire d'un voyage faict en la terre de Brésil*, Paris, Librairie générale française, 1994, p. 169.

1

Nzingha prend le pouvoir

Par une chaude après midi de 1622, tous les notables de Luanda s'étaient massés aux portes de la ville pour attendre l'arrivée de la princesse Nzingha. Lorsqu'enfin dans un nuage de poussière on distingua la caravane, tout le monde se figea dans un respectueux silence. Au pas lent des porteurs on devinait la majesté d'un événement extraordinaire. Enfin, chacun put contempler le visage de cette ambassadrice dépêchée auprès du gouverneur et vice-roi Joao Correia de Sousa par son frère Ngola-m'-Bandi, roi de Matamba. Elle devait avoir dans les quarante ans. Le regard dur et fier de celles que rien n'effraie et une musculature athlétique que l'on n'aurait pas attendue chez une femme. Mais elle impressionna surtout les Portugais par son allure de chef, inspirant le respect autant que la crainte. À n'en pas douter, cette femme avait déjà l'étoffe d'une souveraine. Du reste, son frère ne l'avait pas laissée partir avec les attributions d'un ambassadeur ordinaire, mais l'avait désignée comme « ngambele », autrement dit « porteuse de la parole du roi ». Elle disposait ainsi des pleins

pouvoirs pour négocier. Afin d'accentuer son prestige, Ngola l'avait faite accompagner par une troupe nombreuse de guerriers armés d'arcs et de javelots. Une protection de prestige, efficace sur le trajet mais bien maigre au cœur du pays ennemi, car si les négociations devaient mal tourner, elle n'aurait pas pesé lourd en face des mousquets portugais. Cependant les corps athlétiques et souples de ces guerriers montraient à l'adversaire qu'au cours d'éventuelles embuscades en pleine brousse ils pouvaient leur causer de lourdes pertes. Un nombre impressionnant d'esclaves, essentiellement des femmes, suivait également la princesse.

Allongée dans le hamac que soutenaient quatre solides gaillards, Nzingha regardait à son tour ces hommes blancs qui, formant une haie d'honneur, ôtaient casques et chapeaux sur son passage. Autant de marques de respect qui auguraient bien de la réception que lui réservait le gouverneur et rassuraient un peu cette fière princesse sur les intentions de l'ennemi. Cependant, en venant négocier, sans vraiment connaître ces Européens sans foi ni loi qui déportaient ses frères africains sur d'immenses vaisseaux, elle pouvait tout craindre. Mais l'inquiétude ne dura pas car Joa de Souza, venu lui-même à sa rencontre, l'accueillit avec tout le respect dû à une souveraine. Il la conduisit immédiatement dans les appartements qu'il avait fait préparer dans le palais gouvernemental et la laissa se reposer après un voyage aussi épuisant. Près de cinq cents kilomètres séparent Cabazzo, la capitale du royaume du Matamba, de Luanda. Il avait fallu plusieurs jours

pour les parcourir au pas de gymnastique dans la moiteur et la poussière de pistes à peine tracées. La nuit on avait improvisé des bivouacs autour de feux pour éloigner les fauves qui rugissaient tout autour. Comme les quelques bains au passage des rivières n'avaient pas réussi à éliminer la fatigue qui se lisait sur tous les visages, chacun apprécia les prévenances de cette réception. En fait, comme le dialogue s'amorçait dans les meilleures conditions, on ne pouvait qu'en espérer une heureuse issue, si bien que des deux côtés l'optimisme l'emportait.

Le jour de l'audience officielle, lorsque Nzingha pénétra dans la salle, elle vit un fauteuil, sorte de trône réservé au vice-roi, au pied duquel on l'invita à s'asseoir sur des coussins brodés d'or placés sur un riche tapis. Nzingha comprit aussitôt qu'on l'avait placée dans une position inférieure. Un simple clin d'œil en direction de ses suivantes et une femme vint immédiatement s'accroupir sur le tapis. Sans un mot, Nzingha s'assit sur son dos où elle resta pendant toute la durée de l'audience, à la même hauteur que De Souza. Mais elle impressionna encore plus l'auditoire par la pertinence de ses réparties. En excusant d'abord la politique offensive de son frère, due à son caractère impulsif, disait-elle, plus qu'à une volonté délibérée d'en découdre avec les Portugais, elle plaida pour une réconciliation à laquelle tout le monde avait intérêt. Saisissant au vol la proposition, De Souza offrit une alliance offensive et défensive qui aurait assuré à Ngola une protection contre ses turbulents voisins, à condition toutefois qu'il reconnaisse la suzeraineté de la couronne portugaise. En échange de quoi, selon les

codes de la féodalité, les Angolais s'engageaient à payer un tribut annuel plutôt symbolique à Lisbonne. En entendant le mot de tribut, Nzingha bondit. Il n'était pas question d'envisager la moindre redevance, fut-elle symbolique, entre souverains égaux. On ne pouvait exiger une telle marque de sujétion, s'exclama-t-elle, que d'un peuple vaincu par les armes, mais il ne pouvait en être question avec un monarque aussi puissant que son frère qui recherchait seulement l'alliance et l'amitié des Portugais. Une telle répartition laissa les conseillers sans voix. Le ton était si cassant que le gouverneur n'insista pas et l'on se mit d'accord sur le principe d'une alliance défensive sans autre condition que l'échange des prisonniers faits au cours des dernières opérations.

En la reconduisant dans ses appartements, le gouverneur fit remarquer à Nzingha que la femme qui lui avait servi de siège était toujours là dans la même position. À quoi elle répondit qu'elle le savait très bien mais qu'il ne convenait pas que l'ambassadrice d'un grand roi se servit deux fois du même siège. Elle abandonnait donc cette femme aux mains des Portugais qui n'avaient qu'à s'en servir à leur convenance.

Comme le lui avait suggéré son frère, elle séjourna encore quelque temps à Luanda afin d'observer les comportements de l'ennemi et d'essayer de saisir les secrets de sa puissance. Elle remarqua très vite que tout reposait sur l'ordre et la discipline de l'armée beaucoup plus que sur l'efficacité des armes à feu. Quelques années plus tard, elle essaya d'imposer par la terreur cette discipline dans ses propres armées. De

leur côté, les Portugais comprirent qu'il fallait à tout prix s'en faire une alliée car, si Ngola passait à leurs yeux pour un incapable, elle avait, elle, une force de caractère que rien ne pouvait arrêter. Si, comme ils le pensaient, elle prenait un jour la place de son frère, elle n'aurait de cesse de les chasser d'Angola afin de reconstituer l'unité politique du pays. Aussi De Souza crut-il que le meilleur moyen de s'en faire une alliée était de la convertir au christianisme. Il espérait que la perspective d'être placée sous la protection divine et la crainte de l'enfer suffiraient pour la maintenir dans une vassalité comparable à celle qu'avait acceptée son voisin congolais. La chose semblait d'autant plus facile à réaliser que Ngola-m-Bandi lui avait aussi conseillé « d'embrasser la religion des Portugais si cela pouvait faciliter la négociation »¹ et gagner rapidement leur confiance. Les missionnaires n'eurent donc pas beaucoup de peine à la convaincre des avantages qu'elle pourrait tirer de cette conversion. Sans en souffler mot, la princesse y vit un moyen idéal pour accéder au trône en mettant ce nouveau Dieu de son côté. Puisque, selon les principes de la théologie politique que l'on venait de lui enseigner, lui seul donnait le pouvoir et le retirait selon son bon vouloir, il ne s'opposerait pas au coup d'État dont elle rêvait depuis la mort de son fils. Elle se fit donc baptiser. Le vice-roi et son épouse Ana acceptèrent d'être ses parrain et marraine afin de donner plus de solennité à la cérémonie. Selon la coutume, elle prit le nom d'Ana et répéta souvent à Cavazzi, le missionnaire

1. *Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglais, TXI Amsterdam, 1765*, p. 210.

capucin qui rédigea sa biographie, « qu'elle avait alors ressenti dans son âme une paix et une joie qu'elle ne pouvait exprimer et qui dura tant qu'elle vécut dans le bien, car écrit-il, comme je vais le narrer, elle tourna peu après perfidement le dos à Dieu »².

La jeunesse de Nzingha

Cette princesse au caractère bien trempé était la fille du roi M'Bandi Angola, qui lui-même n'était pas un tendre. Il éleva ses enfants sans beaucoup de ménagements et montra très vite une préférence pour Nzingha car, contrairement à ses frères et sœurs, elle ne reculait jamais devant le danger. Elle l'avait même convaincu de lui permettre de l'accompagner dans la chasse aux grands fauves, alors que traditionnellement seuls les hommes avaient le droit d'y participer. Ce n'avait pas été sans prières ni sans larmes mais elle avait fini par le faire fléchir, et il n'avait pas été déçu. Fixant ses proies droit dans les yeux, elle maniait sans broncher son arc avec une précision telle qu'elle faisait mouche à tous les coups. Ce courage lui avait valu l'admiration du roi qui lui avait prédit qu'un jour elle règnerait sur ses sujets, alors qu'il ne cessait de répéter que son frère Ngola n'était qu'un pleutre englué dans le confort de ses plaisirs.

Lorsque, comme nous le verrons, des conseillers militaires portugais séjournèrent dans le royaume

2. Antonio Cavazzi de Montecuccolo (1687), *Nzingha, reine d'Angola*, Paris, Chandeigne, 2010, p. 75.

pour essayer de former les troupes angolaises aux manœuvres européenne, elle eut, semble-t-il, une aventure avec l'un d'eux qui faillit fort mal tourner. Cédant à son goût pour le combat, elle ne quittait pas cet instructeur qui de son côté prenait plaisir à enseigner le maniement des armes à une personne aussi douée. Comme elle montrait une inclination un peu trop marquée pour ce bel officier, des courtisans s'empressèrent de prévenir M'Bandi. En réalité, ces nobles représentaient le parti traditionaliste qui voyait d'un très mauvais œil les militaires étrangers conserver la faveur royale, malgré le mépris affiché de ces derniers pour les coutumes et les fétiches ancestraux. Pour donner plus de poids à leur assertion, ils n'hésitèrent pas à présenter ce flirt comme l'amorce d'un complot qui devait chasser le souverain et permettre aux Portugais de s'emparer du pays.

Vraie ou fausse, la nouvelle sema la panique dans l'entourage royal et, sans pousser l'enquête plus avant, M'Bandi les condamna à mort. Mais Nzingha l'ayant su, elle eut le temps de les avertir. Ils s'enfuirent aussitôt et réussirent à regagner le Congo. Sans en rien montrer, la princesse rentra ses larmes et son père n'en eut que plus de considération pour cette fille qui, sachant dominer ses sentiments, montrait qu'elle était bien la seule de la fratrie à posséder la force indispensable à la conduite de l'État.